



# LE PAPILLON.

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.



## GRAND-THEÂTRE.

MARIE TUDOR.

**P**rendi nous n'avons fait qu'enregistrer un succès, justifions-le maintenant.

Au fond de l'œuvre de tout homme de génie, quelle qu'imparfaite qu'elle soit, — il y a toujours une grande pensée primordiale, une vérité mise en lumière, un but proposé et cherché s'il n'est entièrement atteint. La pensée que Victor Hugo a tenté de réaliser dans *MARIE TUDOR*, la voici : C'est une reine qui soit une femme, grande comme reine, vraie comme femme. Il nous l'a dit lui-même. Ses ouvrages sont donc des études de passion, des observations psychologiques du cœur, renfermées dans un cadre scénique.

Epreuve.

Victor Hugo a fait pour notre théâtre ce que Shakspeare et Schiller ont fait pour le leur. Il a cherché la vérité de la nature, il a fait rentrer la tragédie dans le drame. Il lui a enlevé sa continuelle emphase, sa pose académique, son langage déclamatoire et faux, son allure guindée et haut montée. Victor Hugo n'a imité ni Shakspeare ni Schiller, il a suivi la même route, celle du vrai. Car ainsi qu'il nous l'apprend : « Il y a deux manières de passionner la foule au théâtre, par le grand et par le vrai. Le grand prend les masses, le vrai saisit l'individu. Le but du poète dramatique quelque soit d'ailleurs l'ensemble de ses idées sur l'art, doit donc toujours être, avant tout, de chercher le grand comme Corneille, ou le vrai comme Molière ; ou mieux encore, et c'est ici le plus haut sommet où puisse monter le génie, d'atteindre tout à la fois le grand et le vrai, le grand dans le vrai, le vrai dans le grand, comme Shakspeare. — Shakspeare, comme Michel-Ange semble avoir été créé pour résoudre ce problème étrange dont le simple énoncé paraît absurde. — Rester toujours dans la nature, tout en en sortant quelquefois. — Shakspeare exagère les proportions, mais il maintient les rapports. Admirable toute puissance du poète ! Il fait des choses plus hautes que nous, qui vivent comme nous. HAMLET, par exemple, est aussi vrai qu'aucun de nous, et plus grand. HAMLET est colossal et pourtant réel. C'est qu'HAMLET ce n'est pas vous, ce n'est pas moi, c'est nous tous. HAMLET ce n'est pas un homme, c'est l'homme. »

Ainsi, MARIE TUDOR, ce n'est pas seulement une reine, seulement une femme, c'est la femme qui aime, qui se voit trahie, qui s'abandonne à la haine, à la jalousie, qui veut se venger et qui ne le veut plus, qui pardonne et qui aime encore... Je vous l'ai dit, c'est toute l'histoire du cœur de la femme. Quelle quelle soit, reine ou grisette, une fois sous l'empire d'une passion, et surtout d'une passion comme l'amour, qui en contient tant d'autres, toute femme aura le même langage, la même animation, les mêmes sentiments tendres ou furieux. Rien ne la retiendra plus, ni témoin, ni pudeur, ni éducation, ni puissance. La passion sera plus forte que la créature. La passion, c'est un Dieu qui commande ; il ne nous reste plus qu'à obéir !

Voilà MARIE TUDOR ! MARIE trahie en son amour et faisant affront à son amant devant tous ses courtisans. ; MARIE le condamnant à mort, et puis après voulant l'arracher à l'échafaud et au peuple.

qui s'impatiente et attend sous le balcon royal. Voilà MARIE femme, quoique reine. Voilà la nature !

Ainsi donc , ce sont deux grandes passions : — l'amour , toute la vie de la femme ; — l'ambition , toute la vie de l'homme , — qui viennent prêter au nouveau drame leurs plus puissans ressorts. MARIE TUDOR aime avec sa tête et ses sens FABIANO FABIANI , gentilhomme italien , qui n'aime dans la reine que la reine , et dans JANE que la jeune fille , belle de sa figure et de son innocence. En regard et en opposition de ces deux amours tout physiques , se trouve jeté un amour de cœur , un amour vrai et sincère , celui de l'ouvrier ciseleur GILBERT qui aime JANE , son enfant adoptif , et veut s'en faire aimer. C'est Pygmalion cherchant à animer sa statue. Iustrait de l'Amour de JANE et de sa liaison avec FABIANO , il se voue à la mort pour satisfaire sa vengeance. L'homme du peuple , le manant de cette époque l'emporte sur le royal amant ; il perd FABIANO , il place JANE sur les marches du trône à côté de MARIE. JANE est reconnue pour l'unique héritière de la maison de TALBOT dont HENRI VIII fit décapiter le chef. Le dénoûment est un des plus inattendus , des plus intéressans que nous ayons au théâtre ; nous ne le donnerons point ici. On ira le voir et trembler de crainte et d'effroi ; cela vaut mieux.

Il faut bien le dire , Victor Hugo en ce drame comme en d'autres a dépassé son but. Il a été , selon nous , plus loin que la nature elle-même. La nature a certaines bornes de convenance , de tact et de pudeur qu'outrepasse souvent Victor Hugo. Le bon sens de la foule les lui signale d'une manière admirable. Ce sont autant de contresens et de taches qu'un auteur doit faire disparaître. Dumas entend mieux la scène et son public. Dumas , sans avoir une aussi haute portée de vue et de plan , vise plus juste , il circonscrit mieux une passion , il la rend d'une manière plus vraie. Dans ses pièces , Victor Hugo fait un trop grand étalage d'histoire ; il y a un luxe de noms baroques et étranges , et un abus des lois héraldiques et de la généalogie , vraiment pénibles à entendre. La broderie étouffe le cadre. Puis ce sont certains mots , certaines expressions , certaines tournures de phrases qui , par leur répétition et leur monotone homogénéité , donnent une teinte uniforme à son dialogue et le même langage à tous ses héros. Ecoutez LUCRÈCE , écoutez MARION DELHORME , écoutez enfin MARIE TUDOR. C'est toujours la même phraséologie.

Pourquoi donc Victor Hugo, — et, nous lui en ferons ici un reproche. — Pourquoi a-t-il emprunté un nom historique pour faire un portrait de fantaisie, un caractère de convention. Pourquoi travestir un personnage vrai, lui donner un autre vie que celle qui lui fut propre. Pourquoi a-t-il pris pour l'âme de sa passion délirante et toute de tempérament, une femme aimante qui toute sa vie resta fidèle au souvenir d'un amour incompris, auquel elle dut de si gracieux vers, de si tendres élégies. La MARIE TUDOR de Victor Hugo n'est plus qu'une femme ardente une femme de plaisir et de vengeance, c'est la sanglante MARIE. Enfin, ce n'est plus la MARIE de l'histoire. Voltaire n'a-t-il pas aussi fait un fratricide de Vendôme, un des plus beaux caractères français; et cela pour amener des effets de scène, une belle situation. N'y a-t-il pas là quelque chose d'odieux et d'improbable de sacrifier toute une réputation à sa réputation d'auteur? N'y a-t-il pas plus de crime à déconsidérer une vie éteinte qu'une vie présente? Quelle voix s'élèvera de la tombe pour la défendre dans la postérité aussi légèrement trompée.

Parlons vite des artistes. M. Valmore a été à la hauteur de son rôle, tendre et passionné dans son amour, ardent dans sa jalousie, calme dans sa vengeance. La scène du SERMENT et celle de la PRISON lui ont valu plusieurs salves d'applaudissemens. Il y a été vrai et entraînant. Nous lui conseillerons dans ses scènes d'amour d'être plus voluptueusement mélancolique, de presser moins son débit, de le caresser davantage en prenant des *temps* et en parlant des yeux. Disons aussi, pour être juste, que l'artiste à la seconde représentation avait senti comme nous, et que, plus maître de l'effet général de son rôle, il a pu donner plus de soins aux détails.

M<sup>me</sup> Corrège avait une grande tâche à remplir, un écueil à éviter, la transition du sublime au trivial, au grotesque, au ridicule. Elle s'est acquittée de ce rôle difficile avec bonheur et souvent avec talent. Il faut qu'elle adoucisse des teintes trop fortes, qu'elle relève ce qu'il y a dans son dialogue de faux et de trivial par une dignité plus grande dans sa tenue, par une puissance plus harmonique d'organe et de moyens: M<sup>me</sup> Corrège est femme à le pouvoir; la nature a tout fait pour elle. Que l'étude complète donc l'ouvrage de la nature! M<sup>me</sup> Meinier est d'une grace délicieuse, d'un sentiment exquis. Le dénouement, cette scène où deux femmes au glas d'une cloche funéraire, au bruit du canon, espèrent, prient et

tremblent pour celui qu'elles aiment, a arraché à M<sup>me</sup> Meinier des accens pleins d'ame et de vérité, des accens comme le cœur seul en trouve. M. Dupré n'a qu'une scène, scène sur laquelle repose tout le drame, il la dit bien; il la dira mieux encore. M. Monval a rendu FABIANO FABIANI avec le calme, la morgue et le dédain des gentilshommes de ce temps. Nous lui recommandons plus de vie dans sa figure, plus de dignité dans sa tenue et un ton moins familier avec la reine vis-à-vis de sa cour. Ainsi, qu'il évite donc de s'appuyer sur le dossier du fauteuil de MARIE alors qu'il est sous les yeux de tous les seigneurs: c'est peu convenant. Le décor de Londres illuminé est d'un effet neuf au théâtre. La pièce est jouée avec ensemble même par les figurans: c'est à voir.

Faut-il vous dire qu'on a commencé par PÉCHEREL L'EMPAILLEUR, pièce qui vraiment n'en serait pas une si Breton n'y jouait le principal rôle. On ne fait plus aujourd'hui un vaudeville pour un sujet piquant et agréable, mais pour un artiste en vogue. ARNAL tue chaque jour le vaudeville. ARNAL est comme SATURNE. BRETON est comme ARNAL. Ingrats enfans! et pouvoir mieux que cela! Jouer MICHEL PERRIN avec autant de talent que le joue BRETON, et descendre jusqu'à PÉCHEREL, farce digne de Bobino! Pardon à notre confrère du Gymnase si j'empiète sur son terrain, je lui laisse très-volontiers PÉCHEREL L'EMPAILLEUR.

On a fini à minuit, par les deux premiers actes de ROBERT-LE-DIABLE. C'est toujours une bonne chose que la musique de Meyer-Beer, alors qu'elle nous arrive de l'orchestre que dirige M. CRÉMONT, et qu'elle passe par la voix de M<sup>mes</sup> DÉRANCOURT et VADÉ-BIERE, et de MM. Gustave BLÉS, DÉRANCOURT et HEYMANN.

L. B.

### GYMNASE LYONNAIS.

Première représentation de *Pécherel l'Empailleur*, vaudeville en un acte, par MM. Duvert et Lauzanne.

Eu faisant peau neuve, en changeant de place et de nom, notre second théâtre semble avoir voulu ne point borner-là ses heureuses innovations. Il a compris que le temps est venu de modifier les coutumes traditionnelles de la vicille salle; il a compris que pour ramener à lui la foule, pour réchauffer l'indifférence d'un

public blasé aux choses théâtrales , il devait se jeter dans une voie nouvelle et rompre en toute hâte le cercle *invariable* de ses habitudes. Ainsi a-t-il fait tout récemment et bien lui en a pris. Pour nous donner une pièce nouvelle , il a convoqué le public du matin au soir avec ni plus ni moins de cérémonie que vous ou moi n'en mettons à convier un ami à la fortune du pot ; et le public si peu fait aux surprises de ce genre , s'est hâté d'accourir au premier signal. Voyons toutefois si cet empressement devait être justifié : les dîners sans façon ne sont pas toujours les meilleurs.

M. Vacossin , fripier naguères , aujourd'hui capacité à 200 fr. , a promis la main de sa nièce Eulalie à M. Pécherel , empailleur par goût et par état. Mais , comme il arrive toujours , le cœur de la jeune fille a pris les devans et s'est donné à un M. Gerbier , commis épiciier , chargé par sa maison de la partie de la contrebande. Pendant que M. Pécherel est attendu à Villeneuve-St-Georges , Gerbier arrive à l'improviste et tout effaré ; il fuit les gendarmes auxquels , nouveau Joseph , il n'a pu échapper qu'en abandonnant son habit. Eulalie l'accueille de son mieux , le revêt d'un Elbeuf , oublie la fort à propos , et le renvoie après lui avoir appris de quelle manière il pourra s'introduire chez elle , la nuit suivante. Mais le père Vacossin vient déranger quelque peu cet innocent projet : une lettre qu'il reçoit à l'instant nécessite le départ d'Eulalie que réclame une vieille parente en danger de mort. Eulalie est à peine en voiture que Pécherel arrive tout haletant , mouillé jusqu'aux os , crotté jusqu'à l'échine. Le malheureux ! Il a été versé , contusionné , arrêté , volé , assassiné , et , pour comble d'infortune , il a perdu le cadeau de noce qu'il apportait à sa fiancée , un Gros Bec Mâle et un superbe Ibis , ma foi ! un Ibis de la Haute-Egypte , merveilleusement empailé , chef-d'œuvre de la nature et de l'art tout-à-la fois. Pécherel , qui marche depuis trois jours , a besoin de repos ; il couchera dans la chambre d'Eulalie , dans le lit même de la jeune fille absente , le trop heureux empailleur ! Il se couche , il est couché ; il dort. Bonne nuit Pécherel ! Mais qu'entends-je ? on crie au voleur ! Fidèle au rendez-vous , Gerbier est arrivé par la fenêtre ; apercevant une main hors du lit , il a cru à la présence d'Eulalie ; cette main a reçu ses baisers. Mais , ô surprise ! un homme se dresse aux yeux de Gerbier ; cet homme , se croyant attaqué par une bande d'assassins , saute bravement par la fenêtre et cherche son salut dans la fuite. Mais voyez la fatalité ! la gendarmerie veillait par ha-

sard, ce soir-là, au repos des habitans de Villeneuve-St-Georges. Pécherel ne tarde pas à être pris et ramené; un mot expliquera tout : « Je suis Pécherel ! » L'empailleur le croit ainsi, du moins.

Mais Gerbier en a décidé autrement; il veut, à son tour, se faire passer pour Pécherel, l'incorrigible contrebandier ! Le vrai Pécherel se débat en vain, on lui prouve qu'il n'est pas Pécherel, on s'y efforce du moins, et il va peut-être finir par le croire lui-même, lorsqu'une idée lumineuse traverse son cerveau. « A l'œuvre ! » s'écrie-t-il, et saisissant un innocent perroquet, — dressé par M<sup>lle</sup> Eulalie à répéter : « Pécherel imbécile ! » — il tord le cou au trop véridique oiseau et, le jetant à son rival comme un défi : « Voyons, dit-il, lequel de nous est Pécherel l'empailleur ! » Eulalie est revenue; la vue de son perroquet inanimé fournit à la jeune fille le motif d'une fort belle colère; elle n'épousera pas un meurtrier. Gerbier se hâte alors de répudier le nom de l'empailleur; les gendarmes reconnaissent qu'ils ont été mystifiés; Pécherel en sera pour son voyage, ses tribulations et son Ibis de la Haute-Egypte. Gerbier devient le neveu du fripier Vacossin; on ne dit pas s'il renonce à la contrebande.

Je n'ai pas le loisir d'éplucher une à une les invraisemblances répandues à pleines mains et comme à plaisir ou milieu de cet ouvrage.

Pécherel, transi de peur au souvenir de la forêt de Sénart, Pécherel, se croyant tombé au milieu d'un pays peuplé de voleurs, et se couchant sans fermer la fenêtre que doit escalader Gerbier; Pécherel réveillé, se saisissant d'un flambeau dont la bougie est éteinte, pour éclairer le saut qu'il va faire dans la rue, et tant d'autres choses étranges que le public a fort bien remarqué, quoiqu'il n'ait rien dit à Breton-Pécherel, qui a fait tout le succès de la pièce, si succès il y a eu. Pour tout dire, il faut constater ici quelques sifflets qui se sont fait entendre au moment où le rideau tombait. Chacun s'en allait disant : Pécherel doit la vie à Breton ! Mais, en vérité, le parterre du Gymnase marche dans une voie de progrès. Aux Célestins, il y a quelques mois, la plaisanterie de MM. Duvert et Lauzanne eut été acceptée sans contestations et applaudie à tout rompre. Que s'est-il donc passé depuis lors !

CARL.



**POURQUOI JE PORTE UN HABIT NOIR.**

C'était sa volonté.

BOSSUET.

Il y a de cela huit jours. En rentrant chez moi, je trouvais un héritage dans la loge de mon portier ; une lettre à mon adresse m'apprenait qu'un mien oncle, que je n'avais jamais connu, venait de mourir, et faisait à ma misère un don de mille écus. Cette lettre contenait un extrait du testament de mon oncle qui me concernait, le voici :

« *Item.* Je donne et lègue à mon neveu, qui n'a jamais voulu rien faire.... que des pièces de théâtre et vers romantiques, la somme de mille écus ; la somme sera convertie par lui en une rente de 150 francs, destinée à l'achat annuel d'un habit noir : je veux que mon neveu porte le deuil de son oncle toute sa vie durant. »

La volonté de mon oncle, comme vous le voyez, devait être un ordre pour moi ; je pris la résolution de ne pas y dévier ; et je courus chez le tailleur.

— Je veux un habit noir, monsieur.

— Qu'on essaye à monsieur un habit noir, dit le chef de la maison.

On m'essaya vingt habits noirs ; les uns trop courts, d'autres trop longs, d'autres trop larges... aucun ne se trouvait à ma taille ; cela commençait à m'impatienter et je me lassais d'avoir les bras tendus. — Si monsieur ne tenait pas précisément à la couleur, il y en a là un bleu qui lui irait comme un gant.

En ce moment une jolie dame entra dans la boutique, j'eus une distraction, et je dis : essayons-le.

L'habit bleu m'allait à ravir, il me dessinait parfaitement la taille, me donnait un air cavalier ; on l'eût dit fait exprès pour moi. La jolie dame était toujours dans la boutique, je payai l'habit.

Elle sortit ; je la suivis.

Elle avait la taille svelte et le maintien décent, de

beaux cheveux noirs et des yeux bleus ; sa jambe enfermée dans un bas de soie blanc , se détachait gracieuse et fine sur le pavé gris. Je la dévorais des yeux !

Nous cheminions tous deux ainsi ; elle , distraite et ne faisant aucune attention à moi ; moi , plein de pensées douces et de jolis rêves , quand un homme me sauta au collet. — « Une tache à votre habit , mon général ! je vais vous l'enlever. » Et voilà que mon drôle me tenant avec sa main de fer blanchissait mon habit neuf de l'écume de son savon noir ; j'avais beau crier , hurler , il me tenait toujours et me faisait à grands coups d'éponge , une énorme tache sur le revers de mon habit bleu.

Pendant la lutte qui s'était engagée entre le charlatan et moi , ma jolie femme disparut. Alors mes pensées me revinrent une à une à l'esprit , je vis clairement que j'avais été parjure , et je compris que la volonté du testateur venait de se manifester , car mon habit sous les mains du marchand de savon , venait de changer de couleur ; de bleu qu'il était tout un revers était devenu noir.

Le lendemain , je fus obligé de le faire teindre.

---

### LOUIS LAMBERT.

Vous avez lu bien des lettres d'amour , vous en avez peut-être même écrit de bonne foi , je vous crois. Mais , tenez , lisez celles-ci et fermez votre Héloïse , être hermaphrodite qui raisonne son amour comme une règle d'arithmétique , et fait de la passion à froid. Rien de plus vrai , de plus délicat , de plus suave que ces cinq lettres : elles sont à elles seules toute la vie amoureuse d'un homme , de Louis Lambert , imagination de feu , intelligence trop développée pour sa frêle animalité , corps victime de son cœur. Lisez... et pleurez avec Pauline , avec Louis. C'est

un petit chef-d'œuvre que nous extrayons d'un volume in-18, de M. de Balzac. Vous nous direz merci !...



Aussitôt que Lambert aperçut mademoiselle de Villenoix, il devina l'ange caché sous cette forme. Alors les facultés de son âme, si grandes, si fortes ; sa pensée si vive, si exercée ; sa pente vers l'extase, tout en lui se résolut par un amour sans bornes, par le premier amour du jeune homme, passion déjà si vigoureuse chez les autres, mais que la vivace ardeur de ses sens, la nature de ses idées et son genre de vie durent porter à une puissance incalculable. Cette passion fut un abîme où le malheureux jeta tout, abîme où la pensée s'effraie de descendre, puisque la sienne, si flexible et si aciérée, s'y perdit. Là tout était mystère, car tout se passait dans le monde moral, clos pour la plupart des hommes et dont il avait cru deviner les lois. Lorsque le hasard me mit en relation avec son oncle, le bon homme m'introduisit dans la chambre habitée à cette époque par Lambert. Je voulais y chercher quelques traces de ses œuvres, s'il en avait laissées. Là, parmi des papiers dont le vieillard respectait le désordre avec cet exquis sentiment de douleur qui distingue les vieilles gens, je trouvai plusieurs lettres trop illisibles pour avoir été remises à mademoiselle de Villenoix.

La connaissance que je possédais de l'écriture de Lambert me permit, à l'aide du temps, de déchiffrer les hiéroglyphes de cette sténographie créée par l'impatience et par la frénésie de la passion. Emporté par ses sentimens, il écrivait sans s'apercevoir de l'imperfection des lignes trop lentes à formuler sa pensée trop rapide. Il avait dû être obligé de recopier ces essais informes où souvent les lignes se confondaient ; mais peut-être aussi craignait-il de ne pas donner à ses idées des formes assez décevantes, et dans le commencement, s'y prenait-il à deux fois pour ses lettres d'amour.

Quoi qu'il en soit, il a fallu toute l'ardeur de mon culte pour sa mémoire, et l'espèce de fanatisme que donne une entreprise de ce genre pour deviner et rétablir le sens des cinq lettres qui suivent. Ces papiers que je conserve avec une sorte de piété, sont les seuls témoignages matériels de son ardente passion. Mademoiselle de Villenoix a sans-doute détruit les véritables lettres qui lui furent adressées, fastes éloquens du délire qu'elle causa.

La première de ces lettres était évidemment ce qu'on nomme un brouillon, et il attestait par sa forme, par son ampleur, ces hésitations, ces troubles du cœur, ces craintes sans nombre éveillées par l'envie de plaire, ces changemens d'expression, et ces incertitudes entre toutes les pensées, qui assaillent un jeune homme écrivant sa première lettre d'amour : lettre dont on se souvient toujours, dont chaque phrase est le fruit d'une rêverie, dont chaque mot excite de longues contemplations, où le sentiment, le plus effréné de tous, comprend la nécessité des tournures les plus modestes; et, comme un géant qui se courbe pour entrer dans une chaumière, se fait humble et petit pour ne pas effrayer une ame de jeune fille.

Jamais antiquaire n'a manié les polimpestes avec plus de respect que je n'en eus à étudier, à reconstruire ces monumens mutilés d'une souffrance et d'une joie si sacrées pour ceux qui ont connu la même joie, la même souffrance.

LETTRE 1<sup>re</sup>.

Mademoiselle, quand vous aurez lu cette lettre, si toutefois vous la lisez, ma vie sera entre vos mains, car je vous aime; et, pouvoir vous aimer, est pour moi la vie. Je ne sais pas si d'autres n'ont point, en vous parlant d'eux, abusé déjà des mots que j'emploie ici, pour vous peindre l'état de mon ame, croyez cependant à la vérité de mes expressions : elles sont faibles, mais sincères. Peut-être est-ce mal d'avouer ainsi son amour? Oui, la voix de mon

cœur me conseillait d'attendre en silence que ma passion vous eut touché, afin de la dévorer si les muets témoignages vous en déplaisaient; ou pour l'exprimer plus chaste-ment encore que par d'impuissantes paroles, si je trouvais grâce à vos yeux. Mais après avoir long-temps écouté les délicatesses dont s'effraie un jeune cœur, j'ai obéi, en vous écrivant, à l'instinct qui arrache des cris inutiles aux mourans. J'ai eu besoin de tout mon courage pour imposer silence à la fierté du malheur, et pour franchir les barrières que les préjugés mettent entre vous et moi. Enfin j'ai dû comprimer bien des pensées pour vous aimer malgré votre fortune, et pour vous écrire en redoutant ce mépris si souvent exprimé par les femmes pour un amour dont elles écoutent l'aveu comme une flatterie de plus parmi toutes celles qu'elles reçoivent ou pensent. Aussi faut-il s'élancer de toutes ses forces vers le bonheur, être attiré vers la vie de l'amour comme l'est une plante vers la lumière, et avoir été bien malheureux, pour savoir vaincre les tortures, les angoisses de ces délibérations secrètes, où la raison nous démontre de mille manières la stérilité des vœux cachés au fond du cœur, et où cependant l'espérance nous fait tout braver. J'étais si heureux de vous admirer en silence, j'étais si complètement abîmé dans la contemplation de votre belle ame, qu'en vous voyant je n'imaginai rien au-delà. Non, je n'aurais pas encore osé vous parler, si je n'avais entendu annoncer votre départ. A quel supplice un seul mot m'a livré! Enfin mon chagrin m'a fait apprécier l'étendue de mon attachement pour vous : il est sans bornes. Mademoiselle, vous ne connaîtrez jamais, du moins je désire que jamais vous n'éprouviez la douleur causée par la crainte de perdre le seul bonheur qui soit éclos pour nous sur cette terre, le seul qui nous ait jeté quelque lueur dans l'obscurité de la misère. Hier j'ai senti que ma vie n'était plus en moi, mais en vous.

Il n'y a plus pour moi qu'une femme dans le monde, comme il n'y a plus qu'une seule pensée dans mon ame,

je n'ose même vous dire à quelle alternative me réduit l'amour que j'ai pour vous. Ne voulant vous devoir qu'à vous-même, je dois éviter de me présenter avec tous les prestiges du malheur; ne sont-ils pas plus actifs que ceux de la fortune sur de nobles ames? Je vous tairai donc bien des choses, car j'ai une idée trop belle de l'amour, pour le corrompre par des pensées étrangères à sa nature.

Si mon ame est digne de la vôtre, si ma vie est pure, votre cœur en aura quelque généreux pressentiment, et vous me comprendrez. Il est dans la destinée de l'homme d'offrir, le premier, la fleur de ses vœux à celle qui le fait croire au bonheur; votre droit, d'éternelle mémoire est de refuser même le sentiment le plus vrai, s'il ne s'accorde pas avec les voix confuses de votre cœur: je le sais. Mais si le sort que vous me ferez doit-être contraire à mes espérances, mademoiselle, j'invoque toutes les délicatesses de votre ame vierge, aussi bien que l'ingénieuse pitié de la femme; oui, je vous en supplie à genoux, brûlez ma lettre, oubliez tout. Ne plaisantez pas d'un sentiment respectueux et trop profondément empreint dans l'ame pour pouvoir s'en effacer. Brisez mon cœur; mais ne le déchirez pas. Que l'expression de mon premier amour, d'un amour jeune et pur, meure en vous, comme une prière mentale va se perdre dans le sein de Dieu! Je vous dois de la reconnaissance; j'ai passé des heures délicieuses occupé à vous voir, m'abandonnant aux rêveries les plus douces de ma vie. Ne couronnez donc pas cette frêle et passagère félicité par quelque moquerie de jeune fille, contentez-vous de ne pas me répondre, je saurai bien interpréter votre silence: vous ne me verrez plus. Si je dois être condamné à toujours comprendre le bonheur, et à le perdre toujours; si je suis comme l'ange exilé, conservant le sentiment des délices célestes, mais sans-cesse attaché dans un monde de douleur, eh bien! je garderai le secret de mon amour, comme celui de mes misères. Et..... adieu..... Oui, je vous confie à Dieu, que j'implorerai pour vous, à qui je demanderai

de vous faire une belle vie , car je ne vous quitterai jamais même chassé de votre cœur. Autrement , quelle valeur auraient les paroles saintes de cette lettre , ma première et ma dernière prière peut-être ! je mériterais toutes mes angoisses , si je cessais un jour de penser à vous , de vous aimer , heureux ou malheureux.

*( La Lettre 2<sup>e</sup> au prochain numéro. )*

## AMOUR.

O madame , parmi bien des soucis moroses ,  
 Dans le fond de mon cœur il est de douces choses ;  
 Avant l'âge où de tous Dieu veut qu'il soit connu ,  
 Le malheur dans ma vie était déjà venu ;  
 Mais il n'était pas seul et l'amour fit de même ;  
 Car c'est une des lois de la bonté suprême ,  
 De compenser les maux et de placer toujours  
 A côté d'un chagrin un plaisir dans nos jours.  
 Oui , si l'amour n'est pas , comme je le proclame ,  
 Le délire des sens , mais la fièvre de l'ame ,  
 Tout enfant que je suis , j'ai déjà bien aimé ;  
 Des yeux bleus , des yeux noirs , tour-à-tour m'ont charmé ;  
 J'étais l'oiseau volant où l'instinct le convie ;  
 Et j'ai beaucoup vécu dans une courte vie ,  
 Et lorsque mes amis en cercle sont assis  
 Comme un vieillard sur moi je fais de longs récits !

D'abord ce fut Jenny qui me créant poète ,  
 Et faisant résonner mon ame encor muette ,  
 Eut et mes premiers vers et mon premier amour ;  
 Puis Caroline enfant , fleur qui s'ouvrait au jour ,  
 Lutin insouciant , de fêtes idolâtre ,  
 Et pour qui l'existence était un jeu folâtre ;  
 Et Mélanie enfin , grande et fière beauté ,  
 Dont j'approchais d'abord avec timidité ,  
 Et qui pendant deux ans , les plus purs de ma vie ,  
 Me tint lieu de la sœur , objet de mon envie !

Toutes, l'une après l'autre, ont sous mes yeux jaloux  
 Passé de mon amour dans les bras d'un époux ;  
 Car c'était vers ce but que les trois hirondelles  
 Volaient se confiant à leurs ailes fidèles ;  
 Et je n'avais été, moi, si petit encor,  
 Qu'une branche où s'était reposé leur essor.

Tristement aujourd'hui je marche dans ma voie ,  
 Me baissant quelquefois pour cueillir une joie ;  
 Mais plus souvent, hélas ! pour essuyer le sang  
 Qui coule de mes pieds déchirés en passant ,  
 Je suis seul, et j'appelle, et j'attends et j'espère  
 Un être qui me fasse un destin plus prospère.  
 J'ai vu dix-huit hivers et l'âge me défend  
 De renouer encor cette trame d'enfant ,  
 Cette trame aux couleurs hélas ! si ravissantes ,  
 Qui vient de se briser dans mes mains innocentes.  
 Il me faut maintenant ce sentiment profond ,  
 Intime , sérieux qui creuse un cœur à fond !.

Oh ! si vous connaissez quelque angélique femme ,  
 A la grâce du corps joignant celle de l'ame ;  
 Et que cette beauté, céleste comme vous ,  
 Comme vous cependant n'ait pas choisi d'époux ,  
 Oh ! parlez lui de moi ! parlez lui d'un jeune homme  
 Qui n'a rien, il est vrai, de tout ce qu'on renomme,  
 D'un jeune homme à la fois laid, sans fortune, obscur ;  
 Mais qui possède un cœur riche en amour et pur.

L. JOGUET.

Paris, le 9 février 1834.

---

Le fragment nécrologique sur M. Aimé de Loy, inséré dans notre dernier Numéro, est extrait d'une notice biographique que va publier sur son jeune et malheureux ami M. Alphonse Rastéoul, rédacteur en chef de l'*Echo de Vaucluse* et de feu l'*Indépendant de Lyon*. Cet écrivain remarquable conçut un des premiers, dans cette ville, l'idée de décentraliser Paris par la fondation de la France Provinciale. Nous aimons à rendre à ses efforts

la justice qu'ils méritent. Il nous a ouvert la voie, nous la suivons; à d'autres d'atteindre au but.

Une partie du produit de la vente de cette brochure est consacrée au monument que l'on érige à St-Etienne en l'honneur du poète Aimé de Loy.



### NOUVELLES DE LYON.

— La personne qui s'est jetée du second étage de l'hôtel des Colonies est M. F. riche négociant de Saint-Etienne, venu à Lyon pour le traitement d'une maladie mentale. C'est à un de ses accès que doit être attribuée cette fin déplorable.

— Le sieur Charroin, garde éclusier, par son généreux dévouement a sauvé la vie à deux enfans de la veuve d'Henri Viéchère, ouvrier verrier, qui en jouant étaient tombés dans le canal de Rive-de-Gier.

— L'adjudication d'un pont suspendu sur l'Ain, à Serrière, a été approuvée par une ordonnance royale,

— M. Becquet, artiste dont on parle avec avantage, vient tenir ici l'emploi de MARTIN, vacant par la défaite de M. Seymour. Bonne chance à M. Becquet. Son passé nous répond de son avenir.

— Nourrit est arrivé. A bientôt ses succès et notre plaisir!

— Paul Franconi et Bastien nous arrivent sur leurs chevaux. Les Montagnes Françaises, tel est le lieu qui doit former leur cirque. Les souvenirs laissés par ces écuyers, dans notre ville, ne peuvent que concourir à rendre fructueuses les représentations qu'ils viennent y donner.

— Le 29 juin, un homme inconnu, paraissant avoir 58 ans, s'est brûlé la cervelle au tir au pistolet des Montagnes-Françaises aux Brotteaux.

— Deux enfans tout-à-fait en bas-âge s'amusaient au bord de la Saône, près la barrière de Serin. L'un d'eux ayant glissé, allait disparaître sous l'eau, lorsque le sieur Bourdin ou Boudin, épiciier, demeurant dans le faubourg, attiré par les cris de celui qui voyait son camarade se noyer, n'a pas hésité à se précipiter du haut du parapet sur quelques fagots placés au bas du quai, pour éviter d'aller chercher la descente de l'abreuvoir qui lui faisait perdre un instant précieux. Cet acte de dévouement a eu pour résultat de rendre à ses parens l'enfant dont la perte était imminente.

— Le 24 juin dernier, on a retiré de la Saône, à Vaise, le cadavre d'un homme inconnu.

Le 19, on a retiré du Rhône le cadavre d'un inconnu qui s'est noyé près du four à chaux, commune de la Guillotière